

Guerre franco-iroquoise dans la vallée du Saint-Laurent Réactions et stratégies militaires (1689-1696)

Jérémie L. St-Louis

Numéro 132, hiver 2018

Personnages méconnus et faits inédits sous le regard de jeunes historiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

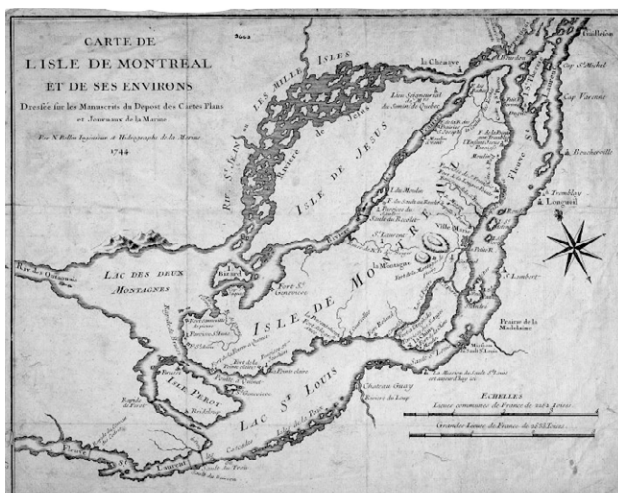
St-Louis, J. (2018). Guerre franco-iroquoise dans la vallée du Saint-Laurent : réactions et stratégies militaires (1689-1696). *Cap-aux-Diamants*, (132), 23–26.

GUERRE FRANCO-IROQUOISE DANS LA VALLÉE DU SAINT-LAURENT

RÉACTIONS ET STRATÉGIES MILITAIRES (1689-1696)

par Jérémie L. St-Louis

En pleine nuit, à l'hiver 1690, une petite troupe française accompagnée de leurs alliés autochtones prend d'assaut le village anglais de Schenectady. C'est alors que « [le] cri de guerre s'échappe de toutes les poitrines; l'heure du châtement a sonné. Canadiens et sauvages se ruent sur les maisons. [...] Tous ceux qui tentent de résister sont impitoyablement abattus » (Frégault, 1996). Ce récit, d'un affrontement que nous aborderons plus loin, n'est qu'une mince représentation des traces, des mémoires qu'ont laissées dans l'espace nord-américain les conflits et les affrontements du XVI^e siècle jusqu'à la première moitié du XIX^e. De fait, peut-être plus que l'on pourrait le croire aujourd'hui, ces guerres, qu'elles aient eu une portée transatlantique ou une limite plus locale, ont façonné l'Amérique septentrionale. Phénomène inexorablement lié à la diplomatie intercoloniale et aux alliances euro-autochtones qui en résultent, elles ont rythmé le développement et l'occupation du territoire colonial. Dans cet ordre d'idées, nous tenterons de relever les réactions des autorités coloniales face aux attaques iroquoises de la fin du XVII^e siècle. Ces dernières ont-elles su s'adapter aux conditions particulières de la colonie pour résister à un adversaire de taille? De fait, nous traite-



Carte de L'Isle de Montréal et de ses environs, 1744. Informations : artiste, Dheulland 1744, XVIII^e siècle, 25,5 x 31,8 cm. Don de Mr. David Ross McCord M3663 (<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M3663>).

rons de la menace iroquoise pour deux raisons : ce sont eux qui possédaient les moyens les plus concrets pour menacer la colonie française et c'est la Ligue des Cinq-Nations qui a organisé les expéditions militaires les plus sérieuses et dommageables pour la Nouvelle-France. En effet, en 1722, Bacqueville de La Potherie écrivait à leur sujet que « bien différent des préjugés que l'on s'en forme : c'est la Nation la plus fière & la plus redoutable de l'Amérique Septentrionale [...] ». Enfin, nous nous concentrerons plus spécifiquement sur la deuxième phase des guerres franco-iroquoises (ce qui comprend environ les deux dernières décennies du XVII^e siècle) en raison de l'intensité du conflit et des traces qu'il a laissées.

LES ÉVÉNEMENTS

Au début du siècle, Marc Lescarbot, publiait son *Histoire de la Nouvelle-France* (1609). Il écrivait au sujet de la guerre ce passage très pertinent :

« Noz Sauvages n'ont point leurs guerres fondées sur la possession de la terre. Nous ne voyons point qu'ils entreprennent les [uns] sur les autres pour ce regard. Ils ont de la terre assez pour vivre et pour se promener. Leur ambition se borne dans leurs limites. Ils font la guerre à la manière d'Alexandre le Grand, pour dire : le vous ay battu :

ou par vindicte en ressouvenance de quelque injure [reçue]; qui est le plus grand vice que je trouve en eux, parce que jamais ils n'oublient les injures [...] »

Avec quatre siècles d'avance, Lescarbot s'accordait sans le savoir avec la conception que se font les historiens actuels des guerres iroquoises. Quoique probablement motivée en partie par des facteurs « matériels », tels que le contrôle des territoires de chasse et la traite des fourrures, la guerre, au sein des sociétés autochtones, était également encouragée par des intérêts de nature culturelle. En effet, la capture des ennemis vaincus permettait de remplacer les membres du clan tombés au combat, emportés par une maladie ou assassi-

nés par un rival. De surcroît, elle avait une valeur importante pour les jeunes guerriers qui tentaient de faire leurs preuves et d'élever leur influence au sein du groupe (Havard, 2003).

Cela dit, le conflit opposant les nations iroquoises aux Français tirait ses origines des premières décennies de la colonie. Ainsi, nous allons nous pencher sur les réactions qui vinrent après



Frontenac (1672-1682) (1689-1698). Artiste : Anonyme – Anonymous. Vers 1916, XX^e siècle, 52,3 x 66,3 cm. Don de Mr. David Ross McCord M14585.9 (<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M14585.9>).

un épisode très précis de ce dernier : l'attaque de l'établissement de Lachine dans la nuit du 4 au 5 août 1689. Décrivons rapidement ce raid pour en comprendre la signification.

Cachés par l'épaisse noirceur de la nuit, entre 800 et 1 500 guerriers iroquois glissent le long du fleuve Saint-Laurent depuis Ottondiata (entre Montréal et le lac Ontario) jusqu'au lac Saint-Louis. Couverts par les éclats d'un puissant orage, ils le traversent sans se faire repérer. Arrivés près de la paroisse de Lachine à l'extrémité orientale de l'île de Montréal, fidèles aux techniques de combat amérindiennes, ils se divisent en plusieurs petits groupes pour encercler le village et ses habitations. Réveil-

lés par les cris des guerriers qui se lancent à l'assaut des maisons, les villageois n'ont pas le temps de réagir : les hommes sont rapidement tués, les maisons incendiées, les femmes et les enfants ne sont pas épargnés (Desrosiers, 1999). Les estimations varient d'une étude à l'autre, mais on peut retenir qu'environ 56 des 77 bâtiments du village furent brûlés et qu'entre 90 et 200 personnes furent portées disparues, prisonnières ou tuées (Dechêne, 2008).

Les réactions des contemporains sont unanimes; l'attaque, un véritable massacre proportionnellement à la population de l'époque (on dénombre environ 11 500 personnes), cause une onde de choc dans la colonie. Le sulpicien François Vachon de Belmont, fort de ses préjugés, décrit la scène comme suit : « [Les Iroquois] exercèrent tout ce qu'ils savaient de cruautés, et se surpassèrent eux-mêmes, laissant dans l'espace de sept lieues de pays les vestiges d'une barbarie inouïe : des femmes empaillées; des enfans rôtis sur de la cendre chaude; toutes les maisons brûlées; tous les bestiaux tués; quatre-vingt-dix personnes emmenées, qui la plupart furent brûlées cruellement et immolées [...] »

De surcroît, les sources soulignent que les bandes de guerriers terrorisent l'île pendant quelques jours, voire plusieurs mois, selon le jésuite François-Xavier de Charlevoix :

« [l'attaque] dura jusques vers la mi-
Octobre; & comme alors on n'entendoit plus parler de rien, le Général envoya les Sieurs du Luth & de Mantet dans le Lac des deux Montagnes, pour s'assurer de la retraite des Ennemis, afin de pouvoir donner quelque repos aux Troupes [...] »

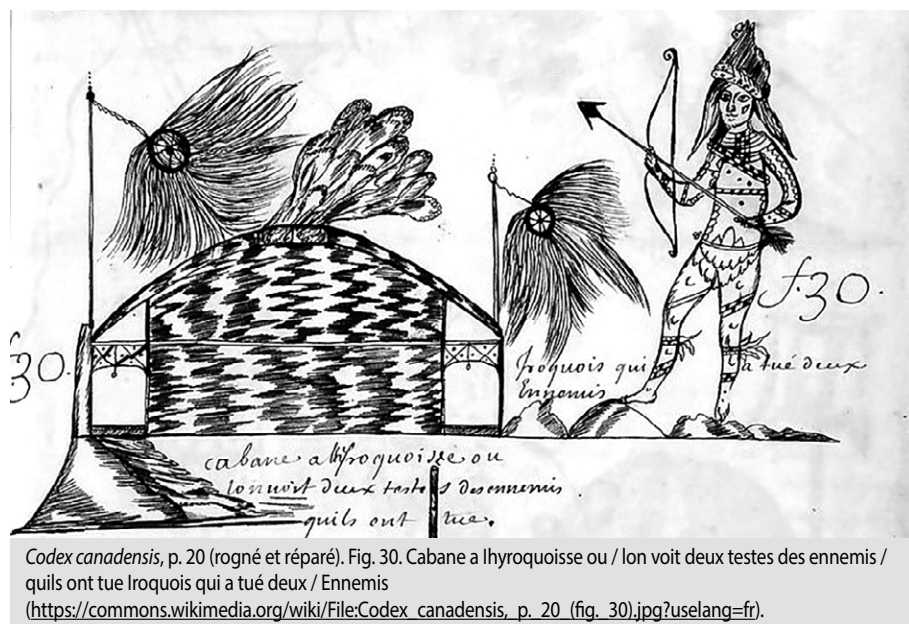
Cet événement marquant pour les contemporains est un point de repère – un pivot qui marque le paroxysme qu'atteint l'escalade de la violence –, à partir duquel il est plus aisé d'observer des réactions pertinentes. Car au-delà de la violence, ces raids sporadiques

affectent grandement l'économie et l'expansion française (Dechêne, 1988). En effet, bien que Lachine soit la paroisse la plus touchée, de nombreux villages seront atteints pendant les années suivantes tels que Dautré, l'île Jésus, Verchères, Contrecoeur et Sorel (Frégault, 1969).

RÉAGIR : LES EXPÉDITIONS MILITAIRES

Une fois au fait des fâcheux événements de Lachine, le gouverneur Louis de Buade de Frontenac s'empressa d'organiser des expéditions punitives pour neutraliser le potentiel offensif des Anglais et des Iroquois. De fait, comme les autorités coloniales considéraient que les premiers étaient en partie responsables de la reprise des assauts iroquois, c'est chez eux qu'ils décidaient de porter les premières offensives. Guy Frégault relève les propos de Frontenac à ce sujet : « [...] je crus qu'il seroit bon d'occuper de telle manière les Anglois chez eux, qu'ils le fussent plus du soin de se défendre que de celui de nous venir attaquer avec les iroquois par plusieurs endroits [...] ». Aux yeux du gouverneur, répondre par la même violence aux raids qu'ils ont subis était « la véritable Méthode qu'on doit garder en ce païs ». Frontenac forma donc trois détachements pour parvenir à ses fins. Suivons celui dont faisait partie Pierre Le Moyne d'Iberville pour mieux cerner les objectifs de ces campagnes.

Au début de février 1690, sa troupe entreprit une marche sans destination fixe. Les commandants auraient choisi en chemin de s'attaquer à l'établissement de Schenectady. En effet, ce village était une cible plus réaliste que la capitale de la Nouvelle-York, Albany, beaucoup plus éloignée. Le 18 février vers les onze heures du soir, la troupe dirigée par les Français est en vue du village qui, en raison de la rigueur de l'hiver et de la distance qui les sépare des villes canadiennes, ne suscite

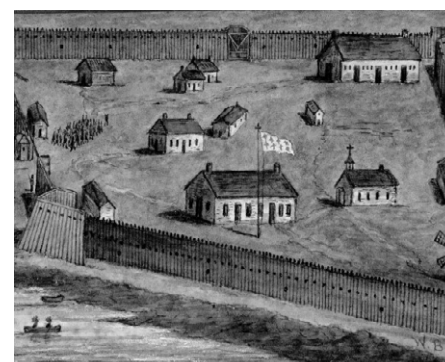


aucune attaque. Malgré la tempête, c'est en pleine nuit que l'assaut est donné. Les fortifications étant occupées par peu d'hommes, la troupe réussit à pénétrer rapidement dans l'enceinte : tous les résistants sont tués et le gros de l'établissement est incendié. Néanmoins, le major John Sanders Glen est épargné. Il donne sa reddition au matin. Quel est le résultat de cette attaque? Une bonne portion du village ainsi que les récoltes et le bétail sont réduits en cendres ou éliminés. Charles de Monseignat (secrétaire de Frontenac) estime les pertes totales à 400 000 livres. De plus, les quelques survivants qui atteignent Albany témoignent de la terreur de l'attaque : 60 habitants auraient péri durant l'offensive et environ 25 prisonniers auraient été faits (Frégault, 1999). La stratégie adoptée par le gouverneur Frontenac est évidente : en fonction des moyens limités qu'il possède, il doit parvenir à affaiblir un ennemi qui aspire à éliminer totalement les Français en Amérique septentrionale. En effet, selon Charlevoix, grâce aux informations recueillies par un prisonnier des Iroquois qui s'était échappé, les généraux apprennent que leurs ennemis planifient de balayer la colonie française d'ouest en est. Très critique

des méthodes peu efficaces employées par son prédécesseur Jacques-René Brisay de Denonville, le gouverneur choisit d'utiliser des techniques similaires à celles des Iroquois : les attaques de types « guérilla » (Dechéne, 2008). Ainsi, il souhaite limiter le coût des opérations tout en infligeant le plus de dégât possible à l'ennemi (Mourin, 2009). De surcroît, il espère déstabiliser les Anglais; en foudroyant des villages frontaliers avec ses petites troupes, un climat d'insécurité et de peur est imposé à la colonie anglaise. On passait donc, au début des années 1690 à une stratégie plus proche de l'« indirect war », selon la définition de l'historien Craig S. Keener, contrairement aux stratégies de grande envergure élaborées par Denonville dans les années 1680. En somme, ce type de stratégie consistait à utiliser des moyens tels que : « *encirclement; siege; raiding (hit and run); destruction of unprotected outbuildings, crops, settlements, and cattle [...]* » (Keener, 1999). L'importance que représentait la menace iroquoise révélée par l'attaque de Lachine a donc entraîné une réaction militaire inspirée de méthodes autochtones mieux adaptées au monde laurentien. Au lieu de se déployer en grand « corps » compact,

le commandement divise les troupes en plus petits groupes à la manière des *warbands* iroquois. De plus, contrairement aux Amérindiens qui s'engageaient dans des expéditions au printemps (ils utilisaient le camouflage qu'offre le feuillage), les militaires français tirent avantage de l'hiver : l'absence de feuilles nuit aux attaques-surprises iroquoises et les villages ont plus de chance d'être occupés lors de cette saison (Mourin, 2009).

À titre d'exemple, une expédition d'envergure dirigée vers les Agniers (l'une des grandes nations de la ligue iroquoise) se met en branle à l'hiver 1693. Cette fois, le but est d'imposer la paix à l'ennemi autochtone plutôt que de tenter de le détruire complètement. Une troupe d'environ 625 hommes est formée et quitte La Prairie le 25 janvier en direction des Agniers (sud du Saint-Laurent) qu'elle atteint finalement le 16 février. Signe de la réussite des jeux d'alliances français, notons que pour les offensives que nous avons couvertes, les alliés amérindiens sont toujours mis à profit au sein des troupes euro-cana-



Le village palissadé de Lachine, 1689. Informations : artiste, Walter Baker. 1898-1912, XIX^e siècle ou XX^e siècle, 7,4 x 11,2 cm M967.50.8. (<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M967.50.8>).

diennes (Gohier, 2008). Enfin, l'attaque est un succès : trois villages et leurs ressources sont détruits, une vingtaine de guerriers sont tués et 260 prisonniers sont capturés (Mourin, 2009). Désormais, les Agniers craignent les sorties françaises en hiver et redoutent de laisser leurs villages sans défense.



Massacre et incendie à Lachine, 1689. Informations : 1925-1950, XX^e siècle. Encre de couleur sur papier, 7 x 12,7 cm. Don de Mrs. M. Easton M975.172.1.20. (<http://collections.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M975.172.1.20>).

Une fois la spirale de violences engagée, la dure réplique française était la première d'une série d'opérations offensives visant d'une part à neutraliser le pouvoir d'action des Anglais et d'une autre, à imposer la paix aux Iroquois. En s'adaptant aux conditions difficiles du Canada et en empruntant plusieurs techniques aux Autochtones, les autorités coloniales furent en mesure de contrer la menace révélée au mois d'août 1689. Malgré quelques déboires, ces méthodes connurent un certain succès jusqu'à la grande offensive de 1696 organisée par Frontenac. En effet, cinq ans plus tard, en 1701, les Français orchestraient la Grande Paix de Montréal en leur faveur (Beaulieu, Viau, 2001).

Bien que nous ayons brossé un bref portrait de la réaction militaire de la colonie à la suite des événements de Lachine, cette période mériterait l'attention des historiens sur bien des plans. Par exemple, l'impact psychologique et social de ces années de conflits n'a que très peu été étudié. En effet, les dernières décennies de recherche ont considérablement élargi nos connaissances sur les répercussions de la guerre chez les Autochtones et sur les inégalités issues de ce phénomène sur leur société. Or, du point de vue de la colonie, les

recherches des dernières années sont restées plus timides (Courtois, 2009). On devine que des attaques répétées causant des dizaines de morts ont dû terroriser les habitants, mais la mesure de l'impact réel de ces conflits violents dans la vie des colons n'a pas été prise. Il pourrait être fort intéressant d'étudier l'influence que cette période de violence a eue sur la vie religieuse, les sociabilités ainsi que sur le développement des habitations françaises. Bref, espérons que ce terreau fertile nous permettra un jour de mieux comprendre la vie euro-américaine dans un monde aussi rude que l'était l'Amérique septentrionale de la fin du XVII^e siècle.

Jérémie L. St-Louis est étudiant à l'Université du Québec à Montréal.

Pour en savoir plus :

Sources

François Vachon de Belmont. *Histoire de l'eau-de-vie en Canada : d'après un manuscrit récemment obtenu de France*, Université d'Alberta, Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada, Québec, 1840, n° 8.

Pierre-François-Xavier Charlevoix. *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*. Tome 1. Paris, Giffart, 1744.

Marc Lescarbot. *Histoire de la Nouvelle-France*. Vol. 3. Paris, Edwin Tross, édition de 1866, original de 1612.

Bacqueville de la Potherie. *Histoire de l'Amérique septentrionale*. Tome 3, Paris, Nyon & fils, 1753.

Études

Alain Beaulieu et Roland Viau. *La Grande Paix : chronique d'une saga diplomatique*. Montréal, Éditions Libre Expression, 2001, 127 p.

Charles-Philippe Courtois. « Pour un rééquilibrage de l'historiographie et de la représentation de la Nouvelle-France dans l'enseignement de l'histoire », *Bulletin d'histoire politique*. Vol. 18, n° 1 (automne 2009), p. 19-36.

Louise Dechêne. *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le régime français*. Montréal, Boréal, 2008, 664 p.

Louise Dechêne. *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*. Montréal, Boréal, 1988, 532 p.

Léo-Paul Desrosiers. *Iroquoisie*. Tome 4. Montréal, Les éditions du Septentrion, 1999, 368 p.

Guy Frégault. *Iberville le conquérant*, Montréal, Guérin, 1996, 415 p.

Guy Frégault. *La civilisation de la Nouvelle-France*. Montréal, Fides, 1969, 285 p.

Maxime Gohier. *Onontio le négociateur : la gestion des conflits amérindiens en Nouvelle-France, 1603-1717*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2008, 252 p.

Gilles Havard. *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'en haut. 1660-1715*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2003, 858 p.

Craig S. Keener. « An Ethnohistorical Analysis of Iroquois Assault Tactics Used against Fortified Settlements of the Northeast in the Seventeenth Century », *Ethnohistory*, vol. 46, n° 4, Warfare and Violence in Ethnohistorical Perspective, Duke University Press, 1999, p. 777-807

Samuel Mourin. « Porter la guerre aux Iroquois » : les expéditions françaises contre la ligue des Cinq Nations à la fin du XVII^e siècle. Québec, Les Éditions GID, 2009, 309 p.